

Bujnowska, Ewelina

Le Canada, une Terre Promise? : l'espace canadien dans La terre promise, Remember! de Noël Audet

In: *Variations on community: the Canadian space*. Otrísalová, Lucia (editor); Martonyi, Éva (editor). 1st edition Brno: Masaryk University, 2013, pp. 67-74

ISBN 978-80-210-6404-1

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.81398>

Access Date: 03. 03. 2025

Version: 20250212

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Ewelina Bujnowska

Université de Silésie, Katowice, Pologne

Le Canada, une Terre Promise? L'espace canadien dans *La terre promise, Remember!* de Noël Audet

Résumé

L'article propose de réfléchir sur l'espace canadien à l'exemple du roman *La terre promise, Remember!* de Noël Audet publié en 1998. L'analyse de ce roman historique permettra de saisir la complexité des relations entre les diverses minorités au Canada et surtout au Québec. À la lumière des réflexions de Charles Taylor sur la politique de la différence, sont présentées les valeurs canadiennes telles que la démocratie, la diversité et la dignité.

Abstract

The article proposes to reconsider the Canadian space based on Noël Audet's novel *La terre promise, Remember!* published in 1998. The analysis of this historical novel allows to understand the complexity of relations between the different minorities of Canada and particularly of Quebec. In the light of Charles Taylor's thoughts on the politics of difference, the Canadian values like democracy, diversity and dignity are presented.

À partir de ce jour, il se rendit tous les matins au bord de la falaise pour observer au loin cette rondeur qui émerge du fleuve, à la manière d'un dos de baleine, et glisse doucement vers l'est, son île d'Orléans, sa patrie mouvante, et pour imaginer le lopin de terre qui lui avait été octroyé. Il ressentait une exaltation égale à celle de Moïse contemplant pour la première fois depuis le mont Nébo la Terre promise, le lieu où il pourrait installer sa descendance et son peuple. Mais dans le cas de Nicolas, le lieu était neuf, incertain, et son titre de propriété moins établi que celui des Israélites. (TPR 62–63)

C'est ainsi que Nicolas, le patriarche des Doucet, famille protagoniste du roman *La terre promise, Remember!* de Noël Audet, publié en 1998 décrit la Nouvelle-France. Fuyant son Poitou natal, le premier Doucet à avoir posé le pied sur le sol américain, s'embarque pour Québec en 1663, comme la plupart des gens ordinaires de l'époque ayant quitté cette « Europe étriquée » (TPR 28), afin de « venir jouer [au colon] sur une terre boisée à perte de vue où il fait froid à fendre la pierre et même l'âme » (TPR 28).

Dès ses débuts, l'espace canadien a suscité l'intérêt de ceux qui ont voulu s'y installer pour trouver leur *terre promise*, « endroit rêvé où l'on trouve tout ce que l'on désire » (*Lexilogos Dictionnaire français en ligne*).



Dans notre communication nous nous proposons d'étudier le roman *La terre promise, Remember!* de Noël Audet, romancier, essayiste, poète, critique littéraire et professeur de littérature. Il nous semble intéressant de présenter le roman audettien afin de comprendre la complexité de la société canadienne actuelle.

Ce septième roman qui « couronne, de façon magistrale, la production romanesque de Noël Audet » (Arsenault 83) et qui constitue, selon les paroles de Jacques Allard, une sorte de testament de l'écrivain (Allard 57), n'a rien de roman historique traditionnel. Faisant recours au fantastique et au conte de la 'Chasse-galerie', le récit présente les pérégrinations d'un héros qui voyage dans le temps, de 1534 à 1997, sur le dos d'un cochon parlant.

Pour construire son roman, Noël Audet a puisé dans le folklore québécois et s'est référé au conte de chasse-galerie, récit « basé sur une croyance populaire qui remonte à l'époque des coureurs des bois et des voyageurs du Nord-Ouest » (Beaugrand 9). Selon la légende, la veille du jour de l'an, un groupe de bûcherons est allé voir « leurs blondes » à cent lieues de distance après être monté à bord d'un canot d'écorce, nommé par les Algonquins « rabaska », et après avoir prononcé les magiques « Acabris! Acabras! Acabram! Fais-nous voyager par-dessus les montagnes! » (TPR 15). En faisant ainsi un pacte avec le diable, ils volent à condition d'éviter de blasphémer et de ne pas consommer d'alcool. Le romancier modifie le conte en remplaçant le canot par un animal, un cochon appelé Remember, qui voyage dans l'espace et aussi dans le temps, « il suffit de tourner [s]a queue dans le sens contraire des aiguilles d'une montre » (TPR 29). Grâce à ce « dispositif » bizarre, quelque temps après les élections de 1976, Emmanuel Doucet, narrateur du récit, descendant d'une grande famille d'agriculteurs québécois, remonte le temps pour rencontrer ses ancêtres et comprendre enfin sa famille. Le roman constitue une sorte de condensé de l'Histoire du Québec vue à travers une famille type québécoise dès le premier voyage de l'explorateur Jacques Cartier jusqu'après le deuxième référendum sur la souveraineté de la province.

Emmanuel et son « véhicule » ne se bornent pas à survoler et à observer les événements, ils deviennent témoins de l'Histoire, ils arrivent chez les Doucet de jadis et de naguère en s'introduisant dans leur vie pour mieux comprendre l'époque donnée. Comme le soulignent certains critiques, les héros deviennent ainsi pareils aux travailleurs saisonniers de la tradition rurale québécoise appelés survenants (Kyloušek 104 ; Allard 53).

Le roman se divise en quatre grands ensembles, chacun se composant de quelques chapitres : *les Découvertes*, décrivant les événements depuis l'arrivée de Jacques Cartier jusqu'à la fin du XVII^e siècle, *la Tempête* commençant au début du XVIII^e siècle et finissant par la défaite des Patriotes et le rapport de lord Durham, *la Mission*, présentant l'Histoire du Québec dès les années 30 et 40 du XX^e siècle jusqu'à la victoire du gouvernement péquiste en 1976. Enfin, *la Grande Retraite* retrace les faits du premier référendum sur la souveraineté jusqu'à la crise du verglas en 1998. *L'Envolée* ouvre le récit alors que *Clôture, très visible* le finit.

Dans son ouvrage, Noël Audet se fait un sismographe sensible des problèmes sociaux que le Québec affronte ou a réussi à affronter durant les siècles. Enrichie d'une perspective historique, fondamentale pour chaque roman historique, genre auquel appartient le texte de Noël Audet, l'expérience canadienne se fait voir comme modèle pour d'autres pays confrontés aux changements qui s'opèrent dans la société contemporaine. La famille des Doucet sert à l'auteur de point de départ pour analyser les problèmes sociaux auxquels fait et faisait face la



société canadienne et en particulier québécoise au cours de quelques siècles de son existence. L'écrivain montre des relations complexes entre les diverses minorités au Canada et surtout au Québec. Avec humour et éloquence, Noël Audet jette un regard critique sur les rapports entre les anglophones et les francophones au Québec, entre les immigrants et les Québécois, ainsi qu'en général entre les « Autres » et la société québécoise.

La famille Doucet est une famille des pionniers. Le patriarche de la famille, ainsi que tous les Nicolas qui lui succèdent, est un colon sédentaire, un paysan conservateur, qui n'a pas été capable de réaliser son rêve d'aventures, être coureur des bois et parcourir l'Amérique, qui n'a jamais pu « décoller de [ses] obligations terriennes » (TPR 331) :

À son arrivée à Québec, Nicolas rêvait de courir les bois, comme tant d'autres, et d'amasser une petite fortune avant de s'établir. Mais les choses avaient mal tourné, il s'était perdu en forêt, puisque le cher ancêtre n'avait aucun sens de l'orientation, perdu pendant trois jours, son jardin de Gethsémani comme il disait, et il avait dû se contenter de méditer et de manger des racines. (TPR 55)

Finalement « [r]amené en ville plus mort que vif par un Indien de la tribu des Hurons » (TPR 55), Nicolas s'engage comme portier chez monseigneur Laval. Une ferme à défricher reçue des mains de l'évêque, il s'établit sur l'île d'Orléans avec sa femme Madeleine, une « fille du roy ». Nicolas et Madeleine ont douze enfants, « les douze apôtres » (TPR 65) dont les prénoms se répéteront d'une génération à l'autre.

Dans la famille créée par Noël Audet, apparaîtront les grands-pères Nicolas et leurs femmes Madeleine, les pères Xavier ou François-Xavier, les oncles Jean et leurs sœurs Rosalie, et « ainsi de suite » (TPR 65) car, chez les Doucet, « les noms tournent comme la Terre, au quart de tour, et repassent toutes les trois ou quatre générations. On s'y perd un peu d'ailleurs, tant les personnes se ressemblent d'une génération à l'autre. Vus de loin, ils sont pratiquement interchangeable. » (TPR 30). Des ressemblances se manifestent au niveau du caractère du personnage, de sa manière d'agir et au niveau de son destin. Comme si le prénom donné à la naissance déterminait la vie de l'homme. D'où un sentiment de fatalité qui domine la famille. Il y aura alors à l'image du « premier du nom à avoir foulé le sol américain » (TPR 27), des Nicolas, tous sédentaires et des Jean, tous coureurs des bois ou aventuriers, symbolisant « l'éternel malentendu des deux races : les pionniers et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure. » (Hémon, 48-49). Tous les Nicolas fonderont des familles nombreuses tandis que tous les Jean posséderont des enfants illégitimes, nommés Jean Jacques, de vrais métis, issus du croisement de races.

Au XVII^e siècle, l'oncle Jean est coureur des bois conquérant l'Amérique et les côtes des Indiennes, un siècle plus tard, c'est un aventurier engagé dans les milices qui se bat témérairement contre les Britanniques. Le Jean du début du XX^e siècle, de l'époque de la Grande Noirceur, s'oppose au clergé tout-puissant et essaie de subvertir l'ordre établi. Le dernier Jean, coureur de jupons et voyageur, est un peintre manqué, semblable au narrateur Emmanuel.

Dans chaque génération naît aussi une Rosalie, personnalisation des contradictions de son époque qui veut se pendre à chaque déception éprouvée. Elle « [n'en peut] plus de tout ce malaise,



de ces ambiguïtés entre la vie et la mort, entre la province et le pays, entre le pays et le pays, ou faut-il dire le pays dans le pays? entre les régions et la capitale, mais laquelle ... » (TPR 337).

C'est ainsi car comme le rappelle le cochon au narrateur en faisant allusion à l'œuvre hémionienne : « Au pays du Québec, petit mec ! rien ne changera jamais » (TPR 30). La famille du narrateur est alors une famille inspirée par le rêve de l'Amérique, immuable d'abord en Nouvelle-France, puis au Canada français et enfin au Québec, qui rejoue le drame du rêve et de son échec. Les Doucet aux mêmes prénoms ressemblent ainsi à une famille éternelle, constituée de personnages-types, élaborée autour d'une « typologie de base » (Kyloušek 106).

La même itération concerne l'organisation temporelle. Le temps du récit évolue sur le mode de la spirale : les descendants possèdent les mêmes défauts et qualités que ceux de leurs ancêtres, les événements procèdent par répétition et l'auteur alterne les sauts en avant et les retours au passé pour mettre en évidence le destin inéluctable des « Maudits Québécois », « indépendantistes par intermittence, et surtout entre les élections » (TPR 349), « rembarqués dans le carrousel éternel » (TPR 326). Les événements dans la grande famille audettienne se reproduisent d'une génération à l'autre, l'aspect souligné par l'occupation principale des Doucet, agriculteurs dont le travail suit le cycle de la nature. À chaque époque, les Doucet, comme les autres habitants du Québec, se cherchent, ne sont pas capables de décider d'eux-mêmes et souffrent d'une « schizophrénie ordinaire », étant :

Canadien[s], parfois fier[s] de l'être, parce que c'est un pays qui ne nuit pas trop au reste du monde, [étant] Québécois, parfois fier[s] de l'être, parce que c'est un État qui se prend pour un pays en ramant fort et qui fait de belles choses comme il ne devrait pas, ou bien il crie son impuissance en blâmant la Confédération, sa spécialité, alors on se souvient qu'on a rêvé, on s'enrage, on sort, on s'enferme dans son ombre qu'on prend pour un adversaire politique, on rentre ses poings parce qu'on n'a plus de gueules à casser, elles se sont dissipées avec l'aurore, et on s'en va travailler parce qu'on doute qu'un jour quelqu'un nous sortira de notre bilocation, de notre biculturalisme, il faut bien vivre, de notre double capitale, de nos deux gouvernements, les impôts tombent plus vite que les salaires, de nos juridictions plus ou moins particulières toujours doublées par l'autre gouvernement, de notre schizophrénie ordinaire. Sainte Jarnigoine, priez pour nous. (TPR 358–359)

Ce qui se répète dans le roman, c'est aussi la question de la « pureté raciale ». Ça et là dans le texte pullulent les commentaires ironiques sur les Québécois « pure laine », l'héritage génétique et la race « québécoise ». Ce thème est également mis en évidence par le métier des Doucet, agriculteurs travaillant sur la reproduction porcine. La dernière génération, propriétaire de Doucetporc, société en commandite fondée en 1994, se lance dans la production et la commercialisation « de porcelets de vingt-sept kilos » (TPR 336). Les agriculteurs étant pour « la pureté dans tous les sens du terme » (TPR 336) apprennent à « contrôl[er] les gènes sur ordinateur, appel[lent] les verrats d'un numéro à quatre chiffres et ne tolér[ent] plus de cochonneries dans leur méga[porcherie] » (TPR 336). Le CDROM, à savoir le Centre de recherches sur les oreillettes et le myocarde, parrainée par Doucetporc, effectue une recherche sur la compatibilité des gènes humains et des gènes porcins. Le centre travaille sur une « légère modification » des traits génétiques du porc dans le but de rendre ses organes compatibles avec les gènes humains et éviter le rejet au moment d'une greffe. Finalement, le CDROM réussit la transplantation génétique



chez Remember. Après l'injection d'un gène humain, « le trois cent trente-troisième pour être précis » (TPR 369) le cochon, partisan de la souveraineté mais adversaire de l'indépendance, « et naturellement pour l'association tout-contre le Canada, même [s'il] [était] pro-américain, avec ou sans ALENA » (TPR 327) « ne [s]e demande même plus pour qui voter » (TPR 378) car un gène de l'identité lui a été aussi implanté. Il voit « à l'horizon » une petite élection, suivie d'un autre référendum pour « remonter un peu le moral » (TPR 378).

De même, cette question apparaît au moment où Jean-Jacques, un des descendants de Jacques, fait son entrée chez les Doucet de 1995. Il est renvoyé d'une réserve (Khanawake) « parce qu'il avait plus de sang doucet que de sang indien, trente-six pour cent seulement [et] ça fait pas un vrai Indien » (TPR 342), ce qui a été prouvé par une longue enquête généalogique menée afin d'empêcher la distribution des subventions fédérales à « des profiteurs de Blancs » (TPR 342).

Les changements concernant la trame culturelle du Canada se reflètent également dans le texte de Noël Audet. Le Canada est une société multiculturelle dont la composition ethnoculturelle a été modelée avec le temps par les différentes vagues d'immigrants et leurs descendants, ainsi que par les peuples autochtones du pays. Chaque nouvelle vague d'immigrants a participé à la diversité culturelle canadienne. Le Canada a accueilli plus de 13,4 millions d'immigrants au cours du dernier siècle et la plus grande partie d'entre eux est arrivée dans les années 1990. Le Canada est l'un des pays avec le plus haut niveau d'immigration au monde par habitant. Chaque année environ 250 000 immigrants viennent au Canada et environ 150 000 immigrants deviennent des citoyens et citoyennes. En 2006, on a recensé au Canada 6 186 950 personnes nées à l'étranger, soit le cinquième (19,8%) de la population totale du pays et la plus forte proportion enregistrée en 75 ans (Statistique Canada).

Dans le roman audettien, la question de la coexistence parfois difficile de diverses minorités au sein de la société québécoise se reflète dans le chapitre *La clôture impossible*. Vladimir Kucharsky, un Russe, devient le voisin des Doucet de la seconde moitié du XX^e siècle. Vu que les Doucet de cette époque utilisaient le lisier de porc comme engrais, l'odeur nauséabonde empoisonnait l'air et l'eau dans les environs. L'immigrant a donc assez rapidement regretté « les steppes de Russie, où il n'y a rien à faire, rien à manger, pas d'âme qui vive, mais où du moins le vent sent le vent et la terre la terre » (TPR 320). Ne pouvant pas arriver à un compromis avec les agriculteurs, Kucharsky se décide à résoudre cette question de façon démocratique. Il pense recourir à un référendum et suggère lui-même la question « qui manquait d'objectivité aux yeux de certains édiles municipaux » (TPR 320). La voilà ci-dessous :

Acceptez-vous que la porcherie Doucet continue de polluer l'air du village entier, devenu irrespirable, l'eau que boivent tous leurs voisins et nos enfants, la nappe phréatique pour les générations futures ; que même après discussions et négociations, lesdits Doucet font semblant de ne rien entendre, nient nos droits les plus sacrés à la vie et s'attaquent maintenant à l'intégrité de la couche d'ozone, que leurs émanations nauséabondes contribuent à détériorer un peu plus chaque jour et qui menacent la survie de la planète ? Oui Non. (TPR 320-321)

Finalement, on suggère au nouveau venu « connaiss[ant] encore mal [les] us et coutumes culturels [des Québécois] » (TPR 321) d'abrégier la question « pour rendre la cause plus claire



et l'exercice démocratique plus efficace » (TPR 321). La campagne dure 30 jours et toute la famille Doucet se trouve parfaitement réunie et peut pour une fois « voter Oui sans remords de conscience » (TPR 321). Les résultats donnent une mince victoire, soit 51% aux partisans du « Oui », tandis que les partisans du « Non » récoltent 49% des voix. On peut y voir une allusion aux fameux « argent et vote ethnique » de Jacques Parizeau de la campagne référendaire de 1995.

Les problèmes que pose aujourd'hui la diversité culturelle aux États démocratiques libéraux préoccupaient déjà dans les années 1990 Charles Taylor, un des philosophes les plus influents de notre époque, nommé en 2007 par le gouvernement québécois co-président de *la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodements reliées aux différences culturelles* (CC-PARDC), dite commission Bouchard-Taylor avec le sociologue et historien Gérard Bouchard. Dans son fameux *Multiculturalisme. Différence et démocratie* de 1992, le professeur émérite de science politique et de philosophie à l'Université McGill de Montréal a prôné une véritable « politique de l'hospitalité », voie moyenne entre la politique de la différence et la politique du respect égal pratiquées par les États. Dix-huit ans plus tard son analyse n'a rien perdu de sa pertinence. Le but de Charles Taylor est de rendre le libéralisme politique plus « hospitalier à la différence ». Le philosophe place au centre de son débat la reconnaissance à laquelle il donne une extension politique. Pour lui « la reconnaissance n'est pas simplement une politesse que l'on fait aux gens, c'est un besoin humain vital ». (Taylor 1994, 42). La légitimité des institutions démocratiques est en relation avec leur capacité de reconnaître publiquement les différentes communautés culturelles.

D'après le philosophe canadien, dans le passé, les principales injustices étaient d'ordre économique et le rôle de l'État consistait à neutraliser les effets de la structure de classe afin de pouvoir traiter les individus de manière égale. Selon lui, dans les années 1980, les États démocratiques libéraux ont été amenés à modérer les conséquences stigmatisantes de la culture dominante sur la conception que les individus et les groupes sociaux ont d'eux-mêmes et de reconnaître la valeur de leur identité particulière.

Deux modes possibles se font voir : la politique de la différence issue de l'idéal de l'authenticité romantique et la politique du respect égal engendrée par l'idéal de la dignité. D'après Taylor, ces deux politiques sont contradictoires. Selon la politique de la différence, toute politique du respect égal violerait sa prétendue neutralité par rapport aux différences en contraignant les individus à couler dans un moule unique proposé par la culture dominante. Pour la politique du respect égal, par contre, toute reconnaissance d'une différence par l'État se résumerait à une forme de discrimination. (Taylor 1992, 44–46).

Comment concilier donc la reconnaissance de spécificité avec un traitement égalitaire de tous les individus ? Quelle voie choisir entre une politique de reconnaissance universaliste de tous les individus en tant que citoyens et une politique de reconnaissance des particularismes tout en respectant l'égalité des individus ? Charles Taylor propose une nouvelle description de l'idéal d'égalité de dignité qui serait conciliable avec les droits collectifs et également ouverte aux différences. A son avis, le libéralisme peut accommoder les groupes sociaux formulant des demandes spéciales en vue d'assurer leur survivance, pourvu qu'ils respectent les droits fondamentaux des individus et ceux des minorités. Le libéralisme n'est pas un espace neutre dans lequel pourraient exister toutes les cultures, il doit pouvoir défendre ses propres



valeurs, ce qui entraîne qu'il fixe ses propres limites. Pourtant pour fuir l'enfermement identitaire, l'État a un devoir moral d'ouverture ou d'hospitalité envers les cultures dont proviennent certains de ses propres citoyens.

En guise de conclusion

Au Canada, la sauvegarde de la différence culturelle des groupes ethniques peuplant le pays est mise en valeur par la politique multiculturelle. La tolérance et l'égalité entre tous les groupes minoritaires se trouvent à la base de la société canadienne. Noël Audet jette un regard critique sur les relations entre les minorités car leur coexistence au Canada ainsi qu'au Québec n'est pas exempte de conflits. Cependant le modèle canadien peut servir de modèle à d'autres pays du monde entier.

Les résultats de l'enquête menée par *Léger Marketing* au début de l'année 2007 parmi les membres des minorités ethnoculturelles vivant au Québec nous permettent d'apercevoir les bienfaits de cette politique. Bien que les hommes politiques prônent une « crise », 46% des personnes issues des communautés culturelles ont déclaré que les Québécois sont trop tolérants à l'égard des us et coutumes des différentes communautés culturelles tandis que 86% de ces personnes ont une bonne opinion des membres de la communauté francophone de souche. Selon Victor Armony, le débat public sur la « crise » et les « accommodements raisonnables » de 2007 suscite les tensions entre le « Nous » québécois et les « Autres » sans véritables causes. Victor Armony est d'avis que même si on peut toujours parler de « la 'fragilité' identitaire » des Québécois d'ascendance canadienne-française (Armony 100), qui sont majoritaires dans la province et minoritaires dans le reste du Canada et sur le continent, « le Québec se distingue favorablement d'autres sociétés par son caractère mouvant, son progressisme social et sa créativité culturelle, tout cela encadré par une volonté collective de faire communauté » (Armony 101).

Bibliographie

- Allard, Jacques. « Pour relire Noël Audet ». *Voix et images*, vol. 28, n°1 (82) (2002) : 45–59.
- Armony, Victor. « Le Québec face à l'Autre : retour critique sur le débat autour des 'accommodements raisonnables' ». *De la fondation de Québec au Canada d'aujourd'hui (1608–2008) : Rétrospectives, parcours et défis*. Krzysztof Jarosz, Zuzanna Szatanik et Joanna Warmuzińska-Rogóż (dir.). Katowice : Para, 2009. 91–102.
- Arsenault, Solange. « *La terre promise, Remember!* : l'odyssée carnavalesque de Noël Audet », *Voix et Images*, vol. 28, n° 1 (82) (2002) : 83–97.
- Audet, Noël. *La terre promise, Remember!*. Montréal, XYZ Éditeur. Rimanchels poche, 2008.
- Beaugrand, Honoré. *La Chasse-galerie et autres récits. Texte conforme à l'édition de 1900, avec une postface, une chronologie et une bibliographie de François Ricard*. Montréal, Boréal, 2002.
- Hémon, Louis. *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*. Montréal : Bibliothèque québécoise, 1990.



Kyloušek, Petr. « Le merveilleux et la fiction dans le roman historique *La Terre promise, Remember!* de Noël Audet ». *Études romanes de Brno* 37.1 (2007) : 99–111.

Lexilogos, Dictionnaire français en ligne http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm le 15 septembre 2012.

Statistique Canada. *Immigration et citoyenneté* <http://www12.statcan.ca/census-recensement/2006/rt-td/immcit-fra.cfm> le 3 octobre 2012.

Taylor, Charles. *Multiculturalism and « The Politics of Recognition »*. Princeton : Princeton University Press, 1992.

----- . *Multiculturalisme. Différence et démocratie*. Paris : Aubier, 1994.

